REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

269 | 2012
L'image de l'ennemi

Dans l'intimité du Viêt-Minh, les images capturées par le garde Le Bris

Inside the Viet Minh, the images captured by the guard Le Bris

Benoît Haberbusch

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rha/7579
ISBN : 978-2-8218-1400-4
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Date de publication : 6 décembre 2012
Pagination : 63-72
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
Benoît Haberbusch, « Dans l'intimité du Viêt-Minh, les images capturées par le garde Le Bris », *Revue historique des armées* [En ligne], 269 | 2012, mis en ligne le 20 novembre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/rha/7579

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Revue historique des armées

Dans l'intimité du Viêt-Minh, les images capturées par le garde Le Bris

Inside the Viet Minh, the images captured by the guard Le Bris

Benoît Haberbusch

1 En novembre 1948, lors d'une opération militaire menée dans l'île de Bentré, à 80 kilomètres de Saigon, un gradé de la garde républicaine, Édouard Le Bris, découvre plusieurs dizaines de photographies réalisées par le Viêt-Minh. Il conservera pendant de longues années cette prise de guerre avant d'en faire don en 2005 au Service historique de la Défense. L'album ainsi constitué permet une plongée en profondeur dans le camp adverse au début de la guerre d'Indochine [1].

Un remarquable butin photographique

2 Le parcours d'Édouard Le Bris est semblable à celui de bon nombre de militaires français venus combattre en Indochine. Maréchal des logis-chef à la 1re légion de garde républicaine de marche (LGRM) [2], il est détaché à l'encadrement du deuxième groupe du 2 e régiment de la garde républicaine de Cochinchine.

Édouard Le Bris (1923-)
Né le 15 juin 1923 à Landerneau (Finistère), Édouard Le Bris est admis à l'École des apprentis marins le 5 avril 1939. Le 30 août, il s'engage pour cinq ans dans l'équipage de la flotte à Brest. Du 1er avril 1940 au 2 septembre 1945, il est matelot de seconde classe sans spécialité. Le 5 juin 1946, il est nommé élève gendarme par décret. Le 2 juillet, il est reçu au centre d'instruction de la gendarmerie de Maisons-Alfort. Le 1er août 1946, il franchit la frontière pour être affecté outre-Rhin. Le 1er octobre, il sert à la 1re légion de gendarmerie d'intervention en Allemagne. Nommé gendarme le 2 septembre 1946, il est volontaire pour partir en Indochine. Le 1er janvier 1947, il est affecté à la 1re LGRM. Le 21 février, il embarque sur le *Pasteur* à destination de Saigon où il débarque le 11 mars. Nommé maréchal des logis-chef, il est détaché au 2e groupe du 2e régiment de la garde républicaine cochinchinoise. Il

reçoit trois citations. La première à l'ordre de la brigade, le 7 août 1947, pour le motif suivant : « *Le 11 juillet 1947, lors de l'attaque de Bang-Tra (île de Mocay) en Cochinchine, a fait preuve d'un esprit combatif et d'un cran remarquable, entraînant son unité sur une position difficile malgré un feu très violent des rebelles. A ensuite neutralisé une arme automatique permettant ainsi la progression de son peloton et infligeant des pertes sérieuses à l'adversaire.* » La seconde citation à l'ordre de la division, le 31 décembre 1947, est décernée pour le motif suivant : « *Le 3 novembre, au combat de Bavat (province de Bentré, Cochinchine), commandant le groupe de tête du peloton de réserve, s'est élancé sous un feu très violent à la tête de son groupe, le FM en mains, et s'est mis en position, au contact immédiat des rebelles. Grièvement blessé au cours du combat a fait preuve d'une énergie et d'un cran exceptionnels.* ». La troisième à l'ordre du régiment, le 1er janvier 1949, comporte le motif suivant : « *Le 10 décembre 1948 à Soc Say, province de Bentré (Cochinchine), au cours d'une embuscade de nuit adroitement montée, a été le principal artisan de la capture d'un agent rebelle important.* » Le 23 février 1949, son séjour en Indochine s'achève. Il bénéficie d'un congé de fin de campagne de trois mois. Du 18 mars au 17 juin 1949, il est affecté à la 3e légion de garde républicaine avant de passer à la 3e légion bis de gendarmerie départementale. Il sert dans les brigades de Marolle, Bais, puis à la brigade de recherche du Mans. Par décret du 5 juillet 1951, il reçoit la médaille militaire pour « *services de guerre exceptionnels en Indochine* ». Le 5 novembre 1964, il est admis à faire valoir ses droits à la retraite proportionnelle.

3 L'emploi de sous-officiers français en vue d'encadrer des formations militaires autochtones constitue une des caractéristiques de la guerre d'Indochine. Lors de l'opération de « nettoyage » [3] menée en novembre 1948, 480 gardes annamites ou cambodgiens sont placés sous la responsabilité de 41 gardes républicains français dont un officier.

4 Cette campagne s'inscrit dans le prolongement de celle de plus grande envergure qui a eu lieu au Tonkin à l'automne 1947, au cœur du bastion Viêt-Minh [4]. En tout, 79 photographies ont été récupérées. Le maréchal des logis-chef Le Bris les a rassemblées dans un album. Il a pris soin de légender la plupart d'entre elles, ou plus exactement de taper un commentaire plus ou moins bref à la machine à écrire. Toutefois, les clichés manquent d'informations aussi essentielles que la date et le lieu des prises de vues. Les personnes photographiées conservent, elles aussi, leur anonymat. Seul un patient travail d'identification permettrait de fournir de précieux renseignements et de rendre plus exploitables toutes ces images. La tâche peut paraître difficile mais la découverte d'éléments nouveaux lors de la rédaction de cet article a déjà permis plusieurs avancées significatives [5].

5 Parallèlement aux images, les commentaires tapés à la machine à écrire par le sous-officier de gendarmerie offrent, quant à eux, un intéressant exemple de la perception de l'adversaire par un combattant français. Pour désigner l'ennemi, le maréchal des logis-chef Le Bris utilise ainsi les expressions de « *rebelles* » ou « *vietmin* (sic) » et plus couramment le diminutif de « *Viet* ». Le ton employé dans les légendes n'est en aucun cas diffamant mais plutôt informatif, à la manière d'un exposé. Ainsi en commentant un cliché, il écrit : « *Un poste français après* [avoir] *été pris par les rebelles est incendié. L'armement a été récupéré par eux. Les blessés auront été achevés sur place et leurs cadavres seront la proie des flammes.* » Une deuxième photographie lui inspire la remarque suivante : « *Les Viets contemplent leur beau travail : ils viennent d'incendier un village pacifié par les Français.* » À côté d'une troisième photographie, il se contente d'écrire : « *Partisans engagés, chez nous, prisonniers et décapités par les Viets.* » Les légendes sont souvent laconiques, mais leur auteur sait parfois mentionner l'élément qui donne toute sa valeur à l'image.

6 Le premier intérêt de l'album est de pouvoir donner un visage aux membres du Viêt-Minh des années 1947-1948 à travers des portraits individuels ou de groupe. Les sujets, hommes ou femmes, posent complaisamment devant le photographe. Ils affichent une détermination et une réelle fierté, surtout lorsqu'ils sont armés. À côté de l'un d'eux, le commentaire suivant a été inscrit : « *Chef de groupe Viet, ex-adjudant de la garde du Vietnam Sud.* » Même si cette information reste difficile à vérifier, faute de références, elle traduit néanmoins une réalité.

7 En matière d'habillement, les tenues sont très disparates. Les shorts et les chemises blanches voisinent avec les « pyjamas noirs ». Plusieurs vont pieds nus. La récupération semble la règle, surtout en matière de coiffure. L'influence de l'armée française apparaît évidente à travers les bonnets de police et les chapeaux de brousse. Quelques combattants arborent encore des casques japonais rescapés de la Seconde Guerre mondiale. En revanche, le célèbre casque colonial vert frappé de l'étoile rouge ne figure sur aucune photographie. Une partie des hommes se contentent de foulards noués ou restent nu tête. La diversité vestimentaire n'empêche pas la volonté affichée d'une tenue relativement réglementaire, notamment lors des prises d'armes. Là encore, l'inspiration française se fait sentir à travers certaines pièces d'uniformes des gardes d'honneur, étrangement proches de celles des troupes coloniales. Durant cette période, à la troupe régulière, dotée d'un uniforme, de cadres et d'une organisation cohérente, s'ajoutent des formations de guérilla appelées « *troupes d'auto-défense* » ou Tu-vé. La limite entre ces unités est encore difficile à tracer [6].

8 L'armement, quant à lui, demeure léger. On observe essentiellement des fusils et des pistolets mitrailleurs de provenances diverses : françaises, japonaises, américaines et anglaises. Des mitrailleuses et des mortiers sont également visibles. Toutes ces armes, facilement transportables, sont adaptées à la guérilla. Le reste de l'équipement, plutôt sommaire, est aussi de nature à faciliter les déplacements rapides. Au total, ces photographies semblent la parfaite application des préceptes de Mao Zedong : « *Les armes sont un acteur important mais non décisif de la guerre. Le facteur décisif c'est l'homme et non le matériel.* » [7] Malgré son dénuement, le soldat Viêt-Minh demeure effectivement un combattant redoutable.

En opérations avec le Viêt-Minh

9 Plusieurs photographies sont consacrées aux actions armées menées par le Viêt-Minh. Elles sont une excellente illustration du mode de lutte employé à l'époque, à savoir la guérilla, littéralement la petite guerre, faite d'embuscades, de raids et de coups de mains. Plusieurs aspects de cette forme de combat sont représentés en images. Un premier élément caractéristique, propre au conflit indochinois, concerne les coolies. Leur rôle est parfois occulté ou minimisé mais il n'en demeure pas moins fondamental dans cette guerre. La carence en matière de routes, d'engins de transport (notamment les hélicoptères) et la nature du terrain obligent à recourir à de nombreux porteurs. Employé par les deux camps, plutôt contraint que consentant, le coolie, généralement paysan, est amené à parcourir de longues distances lourdement chargé. Durant tout le conflit, des centaines de milliers de coolies – hommes et femmes – parcourent le Viêt-nam en tous sens, de nuit comme de jour, et le plus souvent sous les couverts, donc à l'abri des vues de l'aviation française [8]. Sur la seule épreuve qui en montre, Édouard Le Bris a noté : « *Porteurs de munitions aux troupes rebelles.* » Il n'a pas ajouté d'autres commentaires pour

préciser si ces coolies effectuent ce transport de leur plein gré. Quoiqu'il en soit, grâce à leur aide, le Viêt-Minh dispose d'une grande marge de manœuvre pour frapper où il le souhaite en faisant suivre sa logistique.

10 Guerre de mouvement, le conflit indochinois est aussi une guerre d'attente. Se déplaçant sans cesse, le partisan doit savoir se rendre invisible aux moyens d'observation efficaces de l'armée française, notamment aux photos aériennes. Il passe maître dans l'art du camouflage et de la dispersion. L'album du gradé Le Bris témoigne de la maîtrise acquise par l'adversaire dans ce domaine. Il a appris à tirer avantage du milieu dans lequel il évolue. La forêt, les berges des cours d'eau et même les rizières sont susceptibles d'offrir autant de cachettes où l'on peut se tapir en attendant le moment propice pour attaquer. Une des photographies, prise au plus près de parachutistes français en patrouille, est un exemple saisissant de la faible distance qui pouvait exister avec l'ennemi. Ce cliché permet également de mieux saisir le climat oppressant régnant au sein de la troupe française face à un rival insaisissable et pourtant si proche.

11 Deux types d'embuscades sont représentés : l'une contre une embarcation fluviale et l'autre contre un convoi routier. Si la première se limite à une photographie montrant le résultat de l'attaque (l'embarcation en flammes), la seconde s'apparente à une véritable séquence répartie en huit images. Pour cette dernière opération, la question d'une éventuelle reconstitution peut se poser en raison de la netteté de l'image. Ceci dit, si la scène a pu être « rejouée », cela s'est fait très peu de temps après l'embuscade, comme en témoigne la mise à feu progressive des véhicules. La première photo présente le convoi sur la route avec la rizière en premier plan où l'on devine des guérilleros. Édouard Le Bris note : « *Ils le laissent s'engager dans l'embuscade qu'ils ont tendue de chaque côté de la route, ceci fait ils donnent l'assaut sur les véhicules : drapeau rouge en tête.* » Les deux clichés suivants montrent effectivement les assaillants chargeant à découvert. L'opérateur est placé derrière eux. S'il avait été placé devant, la reconstitution aurait été plus que probable. Toutefois, plusieurs détails, tels que la position des fusils ou cet homme immobile semblant contempler la scène, donnent à penser que l'assaut a très certainement été rejoué.

12 Deux autres clichés se focalisent sur les véhicules. De toute évidence, la prise de vue ne s'est pas faite dans le feu de l'action car les vainqueurs ont l'air plutôt nonchalants. Comme le remarque le garde républicain, des cadavres de Français peuvent être aperçus près des véhicules. Édouard Le Bris note encore ceci : « *Avant de se retirer, avec l'armement qu'ils auront récupérer* (sic)*, ils détruisent tous les véhicules constituant le convoi.* » Sur l'un des véhicules civils, une affiche de la République de Cochinchine avec trois bandes bleues et un portrait a été apposée. Il n'y a aucune mention permettant d'identifier la date et le lieu de cette embuscade. Toutefois, la découverte de clichés identiques ou similaires dans trois publications permet de déterminer qu'il s'agit de l'embuscade survenue près de Tân Hiêp à l'ouest de Mytho le 25 avril 1947. Au cours de cette attaque engagée contre une trentaine de véhicules, deux membres de la République de Cochinchine trouvent la mort : le ministre de l'Éducation nationale Truong Vinh Khanh et le sous-secrétaire d'État à l'information Diêp Quang Dông. Le bilan des pertes s'établit à 40 militaires, dont le lieutenant-colonel Jean Augustin Trocard, chef du 2e bureau du commandement supérieur des troupes françaises d'Extrême-Orient, et cinq fonctionnaires français ou indochinois tués [9].

13 En dehors des embuscades, trois photographies traitent des attaques de postes. Aucune information ne figure sur ces événements, mais l'architecture particulière de ces

installations rend possible une identification. Ainsi, la tour en bois de l'un des clichés permet raisonnablement de penser qu'il s'agit de l'attaque du poste de Cho Vam dans l'île de Bentré survenue le 18 février 1947. Comme l'indique Éric Deroo : « *Le poste français situé à proximité du marché n'est guère qu'une simple maison sommairement fortifiée*. » [10] Ces clichés révèlent effectivement la faible capacité défensive de ces constructions militaires. Du reste, à l'époque, les postes sont encore trop espacés pour assurer un maillage suffisant et trop isolés pour soutenir un assaut d'envergure. Quant à la radio, seul lien tangible avec le poste de commandement, elle reste soumise à trop d'aléas pour représenter un recours fiable en cas d'attaque. La poignée d'Européens qui encadre les quelques dizaines d'autochtones retranchés avec eux, doit généralement faire preuve d'une grande fermeté d'esprit pour tenir dans cette angoissante attente, rythmée par les incessantes patrouilles et les ouvertures de voies. Cette crainte est d'autant plus justifiée que le Viêt-Minh dispose d'une véritable machine de guerre qui monte en puissance.

Un aperçu de la machine de guerre Viêt-Minh

14 Les opérations armées ne représentent qu'une partie de l'engagement Viêt-Minh. La force de l'album constitué par le maréchal des logis-chef Le Bris est justement de bien rendre compte à quel point la lutte engagée par Ho Chi Minh est une lutte globale. Loin de se limiter au seul domaine militaire, cette guerre totale embrasse à la fois les domaines politiques, économiques, sociaux et psychologiques.

15 Comme elles ont montré le Viêt-Minh au combat, les photographies présentent également différentes scènes de vie à l'arrière [11]. Sur l'une d'entre elles, on peut voir une opération de débarquement de caisses sur une berge. Un homme portant un calot est occupé à consigner méticuleusement cette perception sur un registre, tandis que des hommes, torse nu, sont affairés à débarquer les caisses. Édouard Le Bris y a adjoint l'annotation suivante : « *Arrivée de matériel chez les Viets, d'où vient-il ? Mystère... Au premier plan un homme porte une machine à écrire portative. Remarquez l'emballage des caisses.* » À l'époque, le Viêt-Minh ne bénéficie pas encore de l'aide massive en provenance de la Chine. Il lui faut patienter jusqu'en 1949, date de la prise de pouvoir définitive par Mao Zedong. Le véritable changement intervient, en fait, au printemps 1950, lorsque les communistes chinois occupent la frontière nord du Tonkin, et surtout en octobre de la même année, quand les forces françaises évacuent Cao-Bang et Lang Son, y laissant un important matériel. Cela n'empêche pas les achats d'armes à l'étranger, en Chine déjà et également en Thaïlande. Un bureau d'achat est installé à Bangkok jusqu'en 1950 [12]. Les armes sont acheminées par des jonques qui accostent au Cambodge, en Cochinchine et en Annam. Le financement est assuré par l'impôt révolutionnaire et les revenus liés au trafic d'opium.

16 Toutefois, durant ces premières années de lutte, l'approvisionnement extérieur n'est pas suffisant pour soutenir durablement le combat engagé contre le corps expéditionnaire français. C'est pourquoi certaines régions d'Indochine commencent-elles à se spécialiser dans la fabrication d'armes et de munitions dans les ateliers paillotes, disséminés dans les hameaux, les forêts ou la brousse. Grâce aux procédés de récupération et de recyclage, le Viêt-Minh est capable de réparer de nombreuses armes et même d'en produire lui-même. Créant des modèles basiques, il acquiert un véritable savoir faire en matière de mines et autres engins explosifs. Une seule photographie est consacrée aux « *piège et mine Viet* (sic) », difficilement discernables à l'image. Il s'agit pourtant d'un élément essentiel du

mode de combat du Viêt-Minh. Cet emploi vise un triple objectif : ne pas tuer mais immobiliser un maximum de militaires pour procéder à l'évacuation des blessés ; créer un climat d'insécurité qui oblige le commandement à mobiliser une grande partie de sa troupe à la sécurisation des voies de communication ; démoraliser l'adversaire.

17 Les compétences en matière de fabrication s'étendent ensuite aux armes légères, telles que les mitrailleuses inspirées des *Sten*, aux mortiers de 60 et de 81 ainsi qu'aux bazookas. Peu à peu l'armement disparate des débuts laisse la place à un armement plus standardisé. Les photographies récupérées par le maréchal des logis-chef Le Bris rendent parfaitement compte du caractère rudimentaire de ces premiers ateliers-usines. Les munitions sont éparpillées à même le sol. L'équipement se limite à l'outillage de base auquel s'ajoutent quelques récupérations, comme des tours à main. Quoiqu'il en soit, ces clichés ont très certainement interpellés les services de renseignement français de l'époque en leur confirmant le stade déjà bien avancé de l'ennemi en matière d'armement. En 1948, le 2e bureau dénombre ainsi 73 de ces usines dont 29 pour la seule Cochinchine. Les ouvriers requis sont souvent d'anciens employés de poudrerie ou des bijoutiers. Leur existence est pénible avec des cadences de 60 heures par semaine, l'interdiction formelle de sortir et une distribution parcimonieuse de la nourriture.

18 Outre ces ateliers paillotes, l'arrière dispose aussi d'une organisation sanitaire. Ainsi, deux autres photographies mettent en évidence un groupe de blessés dans un « hôpital ». En réalité, l'infrastructure hospitalière se limite à une simple paillote où de très jeunes convalescents arborent des bandages légers. Les soins demeurent effectivement sommaires par manque de chirurgiens qualifiés et de médicaments. Malgré les carences en matière de soins médicaux, ces deux clichés témoignent des efforts d'organisation du Viêt-Minh dans ce domaine. Par ailleurs, la création « d'hôpitaux » révèle un stade de maturation de la rébellion qui a réussi à développer sa propre logistique parallèle [13]. Il faut dire que le milieu géographique indochinois offre un cadre particulièrement adapté pour mettre en place une telle infrastructure. Dépourvue de route, la plaine sert de refuge pour les guérilleros et de base de départ pour leurs opérations. Elle abrite les dépôts, les ateliers et les hôpitaux. Parmi les innombrables villages, combien sont régulièrement contrôlés par les Français à la fin de l'année 1948 ?

19 Ces photographies prouvent surtout que le Viêt-Minh se prépare à une guerre longue pour laquelle il mobilise toute son énergie. Cette guerre totale se joue sur plusieurs fronts. À la lutte armée sur le terrain et à la machine de guerre à l'arrière, s'ajoute un troisième front, immatériel celui-là. Constituant la grande originalité de la guerre d'Indochine, il s'agit de la bataille engagée pour gagner les esprits.

Une excellente représentation de la guerre révolutionnaire

20 L'un des principaux intérêts de l'album du maréchal des logis-chef Le Bris est de permettre de visualiser la guerre révolutionnaire pratiquée par le Viêt-Minh en 1948, soit plusieurs années avant la rédaction du fameux rapport du général Ély [14]. Marie-Catherine Villatoux a elle-même défini ce type de conflit comme « *une forme particulière de la guérilla où les techniques traditionnelles de harcèlement de l'adversaire et de surprise se combinent à une action politique visant, non seulement à prendre le pouvoir pour l'exercer, mais encore à le modifier en fonction d'une idéologie particulière* » [15]. La dimension idéologique est

fondamentale dans la guerre d'Indochine et se substitue très rapidement au caractère colonial initial [16]. En ce sens, cet événement représente un parfait exemple d'affrontement de la guerre froide.

21 Les scènes observées sur les photographies récupérées restituent très bien cette perspective révolutionnaire. Le partisan Viêt-Minh n'apparaît ainsi pas seulement comme un soldat-paysan mais surtout comme un militant politique déterminé qui voue son existence entière au service d'une cause. Il est conditionné en permanence par un encadrement qui n'a de cesse d'entretenir sa foi patriotique et révolutionnaire. Plusieurs photographies montrent ces cadres, généralement mieux habillés que leurs troupes. Ils sont parfois accompagnés par des Européens servant de conseillers techniques. Beaucoup sont des déserteurs de l'armée française particulièrement appréciés pour les armes qu'ils peuvent apporter et leur expérience. Quelques-uns sont des militants communistes français isolés [17] ou des conseillers russes. Le nombre de conseillers chinois augmentera sensiblement à partir de 1950.

22 D'autres photographies dévoilent les principales activités politiques du Viêt-Minh. Les réunions tiennent une place essentielle. Elles se déroulent selon un décorum plus ou moins fourni où le drapeau rouge à l'étoile jaune et le portrait d'Ho Chi Minh occupent une place de choix. Il s'agit tout à la fois de faire remonter les informations issues de la base que de transmettre des consignes élaborées en haut lieu. C'est également l'occasion de faire une mise au point sur la situation de la lutte à travers le prisme édulcoré de la censure du parti unique. La principale caractéristique de ces séances est le recours quasi-systématique à l'autocritique. Il ne s'agit pas que d'une humiliation imposée aux opposants politiques. C'est une véritable méthode de réflexion. Cette forme particulière de retour sur expérience consiste pour chacun à dresser la liste de ses erreurs en vue de proposer des solutions innovantes par rapport à celles déjà expérimentées.

23 En filigrane de ces réunions apparaît toute une organisation, voire une bureaucratie, dont il est possible d'identifier certains éléments. Ainsi, une photographie montre, par exemple, cinq hommes concentrés dans la lecture de nombreux dossiers. L'inscription « *bộ tiếp tập* » accrochée derrière eux révèle qu'il s'agit d'un bureau des affaires courantes. Une autre photographie dévoile l'intérieur d'une paillote où des opérateurs radios sont affairés sur des postes au-dessus desquels sont inscrits des noms de villes, tels que Moscou, New-York et Londres. Un responsable paraît surveiller leurs écoutes. Il s'agit très certainement de membres de l'agence vietnamienne d'information qui est chargée de collecter tous les renseignements provenant de l'extérieur pour diffuser des communiqués en phonie à l'attention de la radio et de la presse écrite Viêt-Minh. Chaque directive est préalablement mise en forme par la direction générale de l'information. Cet organisme autonome relève directement de la présidence du gouvernement. Tran Van Giau (alias Honan) est placé à sa tête depuis 1947.

24 La direction générale de l'information a la haute main sur la presse écrite, dont un comité de « *rédaction patriotique* », reconnaissable à l'inscription « *tòa soạn tổ quốc* », a été photographié. Malgré la pénurie ambiante, ces journaux connaissent une étonnante prolifération. Leur existence témoigne de l'importance que leur accorde le gouvernement de Ho Chi Minh. Aux titres généralistes s'ajoutent des publications plus spécialisées à l'adresse des militaires, des agriculteurs, des femmes ou des étudiants. D'une présentation plutôt terne, ces journaux proposent plusieurs rubriques.

25 L'action politique du Viêt-Minh ne reste toutefois pas cantonnée dans les bureaux et autres comités de rédaction mais elle s'exerce auprès des populations qui représentent le véritable enjeu à ses yeux [18]. Plusieurs photographies témoignent de cette entreprise de fraternisation avec les habitants. Tout le village se trouve ainsi rassemblé pour poser avec les cadres, les exécutants et les éventuels Européens. Il est évident que ces documents peuvent entraîner d'implacables représailles quand ils tombent dans les mains des services de renseignement français.

26 Mais le Viêt-Minh ne se contente pas de ces contacts informels. Il n'hésite pas à organiser de véritables démonstrations de force pour mieux marquer les esprits. Cette fois, toute la population alentour est invitée à y assister. Le lieu de rassemblement est pavoisé avec le drapeau rouge à étoile jaune, voire avec des portraits d'Ho Chi Minh. Un effort est consenti pour présenter une troupe en armes avec un semblant d'uniforme. Les enfants sont également embrigadés sur le modèle des jeunesses communistes. On leur fait porter pour l'occasion un calot et une chemise blanche. Sur l'une de ces photographies, Édouard Le Bris note la présence de religieuses annamites dont la venue mériterait des explications. La cérémonie comprend généralement une prise d'armes et des discours. Il est intéressant de noter le recours à des pratiques traditionnelles pour mieux se rapprocher des villageois. Par exemple, des armes récupérées lors d'une embuscade sont solennellement exposées devant un autel où brûlent des baguettes d'encens. Édouard Le Bris précise que ces armes sont présentées « *à Bouddah* (sic) ». Même si l'on peut s'interroger sur le degré d'adhésion des populations ainsi convoquées, il n'en demeure pas moins que ces photographies témoignent de son efficience en terme d'action psychologique.

27 Pour conclure, malgré quelques lacunes en matière d'identification, les photographies transmises par le maréchal des logis-chef Le Bris recèlent une réelle valeur historique. Ces clichés offrent un véritable instantané de la situation du Viêt-Minh à la fin de l'année 1948. Plus précisément, ces images sont l'illustration concrète de la première phase de la guerre révolutionnaire théorisée par Truong Chinh [19]. Cette première étape se caractérise essentiellement par la guérilla. Dans la deuxième phase, dite d'équilibre, la guerre de mouvement vient se surajouter à la guérilla. Dans la troisième et dernière phase, le corps de bataille progressivement constitué est assez puissant pour passer à la contre-offensive générale. Même s'il n'est pas l'inventeur de cette forme de guerre, le Viêt-Minh a su s'inspirer des expériences déjà acquises (résistance FTP française, communistes chinois et russes) pour en tirer des enseignements redoutablement efficaces et ainsi faire face au véritable enjeu : le contrôle de la population.

NOTES

Des images volées ?
La découverte des photographies du Viêt-Minh par le maréchal des logis-chef Le Bris pose la question de savoir à qui elles étaient destinées. Quelques mois auparavant, le colonel Vernoux publie un article dans *France Illustration* comprenant neuf photographies dont deux sont identiques à celles trouvées par le garde

républicain et trois sont similaires au niveau des scènes (seuls les angles de vues divergent). L'officier y apporte la précision suivante : « *Le représentant d'une agence de presse anglo-saxonne a pris dernièrement, dans les rangs de "l'armée" qui combat la nôtre, une série de photographies de nos ennemis, encore inédites et que nous croyons intéressant de présenter à nos lecteurs.* » Le professionnalisme des prises de vues constaté sur les clichés de l'album d'Édouard Le Bris accrédite cette hypothèse. Plus récemment, Christophe Dutrône a utilisé des photographies similaires dans un article, puis dans un ouvrage (ChristopheDutrône, « 1946-1947, la Cochinchine à feu et à sang », *Batailles, l'histoire militaire du XX^e siècle,* hors-série n° 7, 2005, p. 48-56. ÉricDeroo et ChristopheDutrône, *Le Viêt-Minh*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 62 et 141). Tous ces éléments semblent indiquer une volonté affirmée du Viêt-Minh durant la période 1947-1948 de communiquer sur sa force dans la lutte engagée en Indochine. Dans ce cadre, la « capture » d'images apparaît plutôt opportune. Cette action psychologique inspire, du reste, cette réflexion lucide au colonel Vernoux : « *À de très rares exceptions près, l'armée du Viêt-Minh s'est montrée incapable de soutenir de véritables combats ; il n'en est pas moins vrai qu'elle a la prétention d'être une armée régulière, et le fait même qu'elle possède un service de propagande, celui d'où sortent sans aucun doute les documents que nous présentons ici, suffit à le prouver ; une armée de guérilla – l'histoire l'a montré à maintes reprises – suffit bien souvent à mener victorieusement la lutte contre une armée étrangère au pays, à condition qu'elle soit soutenue par toute la population. C'est donc là que sera finalement le test de notre succès ou de nos revers.* » (M. Vernoux, « Que vaut l'armée du Viêt-Minh ? », *France Illustration*, n° 121, 24 janvier 1948, p. 84.)

1. Album du maréchal des logis-chef Le Bris, Service historique de la Défense – photothèque gendarmerie, 2007_PA_208_032.tif à 113.tif

2. Créée en décembre 1946 à partir de prélèvements de gardes républicains dans les légions de métropole et d'Allemagne, la 1re LGRM se déploie en Indochine entre janvier et mars 1947. Deux autres LGRM sont également constituées sur le même principe.

3. Terme employé par le maréchal des logis-chef Le Bris.

4. BODINIER (Gilbert), *Indochine 1947, règlement politique ou solution militaire*, Vincennes, SHAT, 1989, p. 329-348.

5. Lire l'encadré « Des images volées ? ».

6. L'armée régulière du gouvernement d'Ho Chi Minh est issue de la convention militaire consécutive aux accords franco-vietnamiens du 6 mars 1946.

7. *Citations du président Mao Tse-Toung [Mao Zedong]*, Pékin, éditions en langues étrangères, 1966, p. 85.

8. LABROUSSE (Pierre), *La Méthode Viêt-Minh*, Indochine 1945-1954, Paris, Lavauzelle, 1996, p. 118.

9. VERNOUX (M) colonel, « Que vaut l'armée du Viêt-Minh ? », *France Illustration*, n° 121, 24 janvier 1948, p. 85 ; DUTRÔNE (Christophe), « 1946-1947, la Cochinchine à feu et à sang », *Batailles, l'histoire militaire du XX^e siècle,* hors-série n° 7, 2005, p. 48-56 et DEROO (Éric) et DUTRÔNE (Christophe), *Le Viêt-Minh*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 62.

10. DEROO (Éric) et DUTRÔNE (Christophe), *op.cit*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 141.

11. En Indochine, il n'existe pas de ligne de front définie de manière permanente ; aussi l'arrière est-il constitué par toutes les vastes zones non contrôlées par l'armée française.

12. GOSCHA (Christopher), *Viêt-nam, un État né de la guerre, 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 302-308.

13. Lire à ce sujet la partie consacrée par Gildas Lepetit aux hôpitaux et autres services créés par les insurgés durant la guerre d'Espagne. LEPETIT (Gildas*), « La manière la plus efficace de maintenir la tranquillité ? » L'intervention de la gendarmerie impériale en Espagne* (1809-1814) , doctorat d'histoire contemporaine, sous la direction de Jean-Noël Luc, université Paris IV-Sorbonne, 2009, 1087 pages.

14. *Les enseignements de la guerre d'Indochine* (1945-1954), *rapport du général Ély*, tome 1, Vincennes, SHD, 2011, 404 pages.
15. VILLATOUX (Marie-Catherine), « Hogard et Némo, deux théoriciens de la "guerre révolutionnaire" », *Revue historique des armées*, n° 232, 2003, p. 20-28.
16. Se reporter à : MACDONALD (Peter), *Giap, les deux guerres d'Indochine*, Paris, Perrin, 1992, 344 pages.
17. À l'époque, le Parti communiste français n'a pas encore envoyé de représentants auprès du Viêt-Minh.
18. FALL (Bernard), *Le Viêt-Minh, la République Démocratique du Viêt-Nam, 1945-1960*, préface de Paul Mus, Paris, Armand Colin, 1960, p. 159-164.
19. Ancien (et futur) secrétaire général du Parti communiste, Truong Chinh a exposé sa théorie de la guerre révolutionnaire dans un opuscule, *Nous vaincrons certainement*, paru en 1947.

RÉSUMÉS

Lors d'une opération menée à Bentré en novembre 1948, le garde républicain Le Bris a récupéré 79 photographies prises par le Viêt-Minh. Rassemblés dans un album déposé au Service historique de la Défense, ces clichés représentent une remarquable source d'informations visuelles sur les adversaires des Français au début de la guerre d'Indochine. Ces images produites par le service de propagande ennemi sont surtout une excellente représentation de la guerre révolutionnaire prônée par le Viêt-Minh. À l'action militaire, faites de raids et d'embuscades, s'ajoute une action politique, plus fondamentale, basée sur une vision globale du conflit où toutes les ressources doivent être mobilisées et où la population constitue l'enjeu ultime.

During an operation conducted in Bentré in November 1948, the Le Bris Republican Guard recovered 79 photographs taken by the Viet Minh. Gathered in an album deposited in the Service historique de la Défense, these pictures are remarkable sources of visual information about the opponents of the French at the beginning of the war in Indochina. These images produced by the enemy propaganda service are an especially excellent representation of the revolutionary war advocated by the Viet Minh. To military action, made by raids and ambushes, is added political action, more fundamental, based on a global vision of conflict where all resources must be mobilized and where the population is the ultimate prize.

INDEX

Mots-clés : guerre d'Indochine, photographie, propagande

AUTEUR

BENOÎT HABERBUSCH

Docteur en histoire, il est chargé d'études au bureau gendarmerie de la division études et enseignement du Service historique de la Défense. En 2012, il a publié *Les gendarmes face au crime*

durant l'entre-deux-guerres. Il est, par ailleurs, rédacteur en chef de la revue *Histoire et patrimoine des gendarmes*.